

Boris Schreiber

à son père

Juillet 1976

Pourquoi t'écrire aujourd'hui alors que depuis des années déjà nous nous taisions l'un en face de l'autre, et, loin de l'autre, ne nous écrivions que de courtes banalités ? Je crois que je ne veux pas, ne peux pas te donner les raisons exactes de mon geste : tes yeux clairs, couleur noisette auraient cette lueur étonnée, ironique, qui, depuis mon enfance, me paralysait.

Et j'ai eu beau faire dans la vie – ou plutôt ne pas faire, ne rien faire, cette lueur paralysait encore mon inaction.

Depuis mon enfance... Mais l'as-tu connue ? L'enfant que tu voyais en rentrant de ton travail avait appris très vite à poser sur son visage le masque du respect, de l'obéissance, de la crainte parfois. Pourtant j'étais jeune, mais la misère, outre les traits, creuse ce qu'il y a dessous ; creuse les souvenirs en un tel relief : ce jour où tu as sauté du tram, faisant avec ta tête : « non », c'est bien ce jour-là que la misère a commencé ? La grise ville d'Anvers où nous habitions alors, les rues hostiles, si propres – je m'en souviens – menant vers l'arrêt du tram où ma mère avait décidé de t'attendre : voilà les premières images que j'ai de toi. Tu fais « non » de la tête et je savais ce que cela signifiait : tu avais perdu ton travail, on refusait de te réintégrer. Ma mère la veille, l'avant-veille, m'avait tout expliqué et j'ai d'autant mieux compris que dès le lendemain nous sommes allés manger dans une cantine où d'autres émigrants, chapeau sur la tête comme toi, entourés de leur famille, comme nous, se bousculaient vers les plats gras. Et je t'entends presque m'interpeller : « Alors ? Tu veux m'apprendre ma propre biographie, à présent ? »

Non. Mais t'apprendre la mienne, semblable pourtant, différente puisque je te voyais : trapu, le cou dans les épaules, l'énergie de la démarche. Cela, tu ne le voyais pas. Ni que mon masque de respect n'empêchait pas le vrai respect, et encore moins l'amour.

Cet amour a tenu longtemps. Un long voyage vers le nord de l'Europe nous a séparés, et six mois plus tard quand nous nous sommes revus, la misère s'était aggravée, même la cantine était devenue trop chère : j'avais droit à un œuf pendant que vous vous contentiez de pain sec. Mais à Paris, les choses devaient changer : certes, l'hôtel – proche de la Contrescarpe – était sordide, et tôt le matin tu grimpais à côté du cocher pour vendre ces tombereaux de pommes d'un magasin à l'autre. C'était le bon temps malgré le sol cimenté de l'unique chambre, les difficultés de mon adaptation, et... du reste. Déjà j'écrivais quelques poèmes balbutiants, les lisais à ma mère dans la cuisine ou en allant « faire le marché rue Mouffetard ». Pourquoi y voir aujourd'hui l'amorce de notre séparation ? Le temps défilait vite alors, les lieux aussi et nous eûmes bientôt quitté cet hôtel, pour un « vrai » appartement. Ton travail acharné permettait à ma mère et à moi de rester d'avantage ensemble, de s'enfoncer plus avant dans la littérature, par le biais d'interminables discussions sur les livres en général, et mes « essais » en particulier. Et c'est cela que, tout de suite, tu n'as pas aimé. Moi, craintif à l'extérieur, face aux « copains », aux professeurs, à tout, je ne pouvais comprendre cette jalousie spéciale qui t'animait : mais je la sentais et m'y sentais hostile.

Alors quand tu rentrais de ton travail, j'avais pris l'habitude de sortir en courant de la cuisine pour regagner ma chambre, au bout du long corridor : il n'était pas le seul à être long ; le temps s'étirait aussi, dans ma chambre, après le dîner, mes sensations à la fois s'affirmant et se condensant en ces heures dont chacune se démultipliait. Et une sorte de folie littéraire, peut-être pseudo-créatrice, me saisissait jusqu'au vertige, jusqu'à la nausée. Pourtant tu aurais voulu que je change, tourne mes regards au-dehors, devienne semblable aux petits camarades du lycée, fous de foot, de rallyes, etc...

d'exercices physiques, mais la solitude sévère de la maison renforçait justement ce que tu voulais combattre. Et ma révolte dès lors ne fit que progresser.

C'était grisant de me croire l'unique, le prédestiné, et ils ne savent pas, tous ceux qui nous entourent et qui ont toujours eu leur terre sous leurs pieds, leur pays sur leur terre, leurs droits sur ce pays, à quel point de paroxysme parviennent les « états » plus apatrides encore que les identités : la haine de ces autres, et le mépris des siens. Oui, ce fut l'époque où je méprisais ton travail et tes efforts, où les obstacles harassants auxquels tu te heurtais ne provoquaient en moi – je te craignais quand même – qu'un sourire condescendant. Moi j'allais vaincre, moi j'allais susciter des réactions torrentielles qui t'obligeraient – en t'ouvrant les yeux – à me voir tel que je suis. J'avais hâte qu'il vienne, ce moment : certes j'aurais pu d'ici là partir en claquant la porte. Je l'ai fait mais suis toujours revenu, non pour toi mais pour ma mère ; d'ailleurs on ne peut pas déraciner deux fois la même dent. Mais j'attendais que vienne ma revanche : c'est la guerre qui est venue.

Curieusement, elle ne m'atteignit – contrairement à toi – qu'en surface, comme si ces quatre années semi-clandestines n'étaient qu'un recul provisoire pour déboucher mieux sur mon triomphe. Souviens-toi : tu tournais en rond dans l'inaction forcée – nous vivions sur nos économies – alors moi je me lançais dans l'espoir. Parfois je te regardais non plus avec révolte mais avec commisération : le lion vaincu. J'étais content : tu méprisais peut-être ma « littérature », mais la vie, les événements semblaient te punir pour cela. Et la guerre prit fin. De grands éclats nous avaient dressés l'un contre l'autre, et devaient nous dresser encore dans ce Paris d'après guerre où ma victoire à moi apparaîtrait... Explique-moi : c'est le contraire qui s'est produit et je ne comprends toujours pas.

C'est toi, avec le même acharnement, qui as créé une affaire nouvelle, une fortune nouvelle, et tes vœux les plus secrets de toujours se réalisaient peu à peu, ton importance, ta puissance, les honneurs dépassaient de loin ce que tu avais perdu. Les miens, pendant ce temps, s'écroulaient les uns après les autres, ma superbe effritée chaque jour d'avantage par les refus, les échecs, les portes qu'on vous claque au nez. Malgré nous – presque – nos regards l'un sur l'autre changeaient, tu ne trouves pas ? Le mien s'emplissait à nouveau de l'admiration ancienne, et pourtant je te critiquais, je t'en voulais de ton intérêt exclusif pour les choses matérielles... Et toi ton regard, méprisant toujours ce soi-disant écrivain, sa soi-disant littérature dont nul ne parlait ; donc ils ne valaient rien.

Avec les années, une certaine inquiétude est venue tempérer ton mépris : mon absence totale de réussite depuis tant et tant d'années rejaillissait sur toi, sur tes amis, tes relations d'affaires – lorsqu'on te demandait ce que je faisais, je sais que tu étais au supplice. Et cela me suppliciait aussi, puisque preuve « éclatante » de mon incapacité : sans doute ignores-tu mes souffrances de ce temps. Moi, promis à l'encens de quels triomphes, je me débattais dans la dérision, au point que je dus – pour continuer envers et contre tout – accepter ton aide, lâchement peut-être ? Comment t'expliquer cette douleur qui me rongeaient ? Pourtant je voulais vivre, voir le monde, m'extraire de mon marasme. Alors tu ricanais, disant que ma solution était vraiment la meilleure : aucun souci, aucun travail, vacances permanentes que j'avais l'audace de vouloir agrémenter par quelque supplément d'évasion ? Honte, honte sur moi ! Je le reconnais aujourd'hui : j'avais honte. Debout devant toi, avec ma vie privée, professionnelle, sociale, ratée, ma vie littéraire inexistante et malgré les heures atroces de travail et de démarches, jour après jour, j'avais honte avec des sursauts de révolte, de rage, grâce auxquels je parlais souvent certes, mais après lesquels je revenais, malade de remords et de culpabilité ! Tu vois, j'aurais voulu par cette lettre te montrer que contrairement à ce que tu croyais – il n'y a pas eu d'oasis pour moi, uniquement le désert, ses mirages, sa cruauté. Peut-être l'as-tu senti au début de ta maladie : tu étais devenu plus attentif ces derniers temps, moins moqueur quand tu m'interrogeais sur mes travaux et que je te répondais en bafouillant. Certes tu avais encore tes haussements d'épaules agacés lorsque je citais Shakespeare ou Roger Bacon : pour toi, l'Art, l'Esprit devaient être rentables immédiatement sinon ils n'étaient rien.

Timidement je tentais de te faire comprendre que la compréhension pouvait être différée : ton geste alors de grand seigneur apitoyé, lassé, concluant : « bon, suffit avec ça ». Je me taisais ; de plus en plus, lors de mes visites j'arborais ce gentil sourire, cet air soumis et gai – le seul que tu admisses – de petit garçon : un petit garçon quinquagénaire qui aurait tant voulu te sortir de ton positivisme forcené, mais dont le seul argument valable : la réussite, m'aura toujours manqué.

Aux derniers jours, les débris de ta vie et de mes espoirs semblaient se conjuguer pour – paradoxalement – renforcer nos liens. Ils furent très forts – j'espère que tu l'as senti en ces heures finales –, le devinions-nous ? – quand ton regard traqué remarquait peut-être la panique du mien. Sache qu'alors mon masque ne m'a pas pesé ; j'en avais besoin, même... Ma détresse devant la tienne, ma gêne face à tes affaissements vestimentaires et corporels, toi toujours si net, les aurais-je contenues sans ce masque imposé par toi jadis, et devenu presque plus vrai que moi ?

Qui me fera croire que ce cimetière de banlieue est le tien ? La preuve : je ne t'y retrouve pas. Mais quand j'erre dans les rues, ou dans la forêt, ou dans mes rêves, j'éprouve cette brûlure intolérable comme si tu me fixais toujours en m'ordonnant de l'ignorer...

BORIS SCHREIBER